

Pourquoi un numéro sur le débat ?

Patrick Raymond

« La formulation est le faire de la conceptualisation. »

Henri Bassis (propos rapporté par Josette Marty)

A en croire les sujets d'actualités françaises, il semblerait que nous soyons dans un temps de débat. Il n'est question que de cela ; débat sur la refondation de l'école, débat sur le « mariage pour tous », débat sur la politique économique en Europe, « austérité » ou « relance »... À regarder de près, ce qui frappe dans ces débats c'est que, le plus souvent, ils mettent en scène l'opposition « pour » et « contre », des « partisans » aux « opposants ». N'y aurait-il là un biais, lié en particulier au conformisme politique ? Nous y reviendrons.

Discussion, désaccord, conflit, dispute, controverse, débat... face à la pluralité des mots, c'est à une clarification des termes qu'il faut d'abord s'atteler (O. Bassis 1, M. Huber 1). Parler n'est pas débattre, de même que ne l'est pas le simple affrontement d'opinions. Le débat commence là où l'évidence cesse (J.C. Royer) ; il n'est débat que si l'affaire débattue n'est pas réglée d'avance. De fait débattre suppose de prendre le risque de s'exposer – oser prendre la parole – et, supposant la relativité des positions de chacun, il suppose donc l'égalité des participants (P. Lahiani, S. Maillat, J.C. Royer).

Les pratiques présentées et analysées dans ce numéro se réfèrent pour la plupart au débat oral ou débat parlé, tant il est vrai que c'est cette représentation qui vient immédiatement à l'esprit quand on aborde ce thème. Il existe aussi un débat écrit. C'est particulièrement le cas de celui entre chercheurs, par livres et articles interposés. Et ne peut-on aller jusqu'à imaginer

débattre « seul » avec les écrits des autres... ? Quoiqu'il en soit, écriture et lecture sont indispensables à tout débat parlé (S. Galy, M. Huber 2, M.A. Médioni, J.C. Royer).

Débattre, ça s'apprend (O. Bassis, J.C. Royer). Cela nécessite un dispositif qui se construit avec les élèves, du CP (S. Maillat), au lycée (S. Galy), en passant par le collège (P. Lahiani). Cela appelle aussi des moments de métacognition pour permettre aux élèves de prendre conscience qu'ils ont débattu, de ce qu'a été débattre, de ce qui l'a permis, dans une phase de travail de groupe par exemple (O. Bassis 2, S. Galy, M. Huber 2). Apprendre aux élèves (ou autres) à débattre nécessite une méthodologie adaptée, ce qui pose la question de la formation des enseignants (formateurs) ; particulièrement dans le cas des débats à visée philosophiques (G. Guilpain).

La question majeure qui structure ce numéro de notre revue est : débattre, pour quoi faire ? Nous répondons pour apprendre et penser ; s'apprendre à penser en apprenant (O. Bassis 2). Le débat dans la classe, ou ailleurs, doit être un instrument de rupture socio-cognitive – remplacer la notion d'affrontement par celle de conflit sociocognitif – permettant d'apprendre, de construire du savoir, de la pensée (M.A. Médioni). Il ne peut y avoir apprentissage sans confrontation aux autres (M. Huber, S. Maillat), l'enjeu n'étant pas seulement d'exprimer des arguments mais de les travailler ensemble et dans leurs contradictions (O. Bassis 1). Finalement le débat

devrait permettre de se rendre compte que les choses sont plus compliquées qu'il n'y paraît, de complexifier la pensée. Plus on veut construire quelque chose de commun, plus les controverses sont présentes et vivantes, plus il y a des chances de construire du complexe (F. Schmitt). Débattre, au sens où nous l'entendons au GFEN, doit permettre de passer de l'opinion au savoir en se dégageant de la conception binaire pour/contre, représentation simplificatrice, pour examiner un problème sous ses différentes facettes (M.A. Médioni). En se dégageant de la pente du « juste ou faux », du « bien ou mal », le débat, entre soi et la situation explorée, entre soi et soi à se risquer dans telle ou telle interprétation, avec les pairs du petit groupe et du grand groupe, est au cœur de la démarche d'auto-socio-construction du savoir (O. Bassis 2).

2

Ce sont les extrémismes qui souhaitent une opposition frontale, simplificatrice et clivante. Habituer à une telle opposition frontale « pour ou contre », comme forme naturelle du débat, serait-ce alors préparer, habituer, à notre corps défendant, à la domination des extrémismes, à leur acceptation ? On observera à ce propos que c'est essentiellement sous cette forme qu'est abordé le débat dans les manuels scolaires d'histoire – géographie – éducation civique du collègue (P. Raymond) ou de langue vivante (M.A. Médioni).

Différent est de s'astreindre à comprendre le raisonnement, la logique de l'Autre et d'accepter de faire évoluer sa propre pensée (éventuellement, car toutes les positions ne se valent pas cependant : comprendre un positionnement raciste ne veut certainement pas dire l'accepter ou le partager). L'apprentissage à débattre devrait s'inscrire, de la grande section à la terminale, dans une formation progressive au questionnement et à la problématisation (G. Guilpain). En ce sens, le débat est plus proche du séminaire universitaire où tous cherchent ensemble ce qu'ils ne comprennent pas encore. Ce qui nous conduit tout naturellement à la question du « vrai » compris comme ce qui, après débat, s'impose du fait du poids argumentaire, contre la vérité révélée ; n'étant vrai que ce qui est falsifiable (au sens où K. Popper entend cette expression).

Le GFEN parle de débat parce que la démocratie est en jeu dans celui-ci et enjeu de celui-ci, en tant que lieu de production de normes (J.C. Royer). Il existe, dans des pays d'Europe du Nord, des pratiques démocratiques (peut-on les qualifier de « participatives » ?) où des citoyens tirés au sort et qui l'acceptent, vont consacrer la totalité de leur temps, pendant de nombreuses semaines, à réfléchir, chercher, penser sur une question ; lisant, invitant, entendant, questionnant toutes les personnes qu'ils souhaitent, en même temps qu'ils sont eux mêmes formés (droit, technique...) ; bref se construisent une expertise pour, au final, faire une proposition au législateur. Dans la démocratie athénienne les cinq cents membres de la Boulè, chargés de conseiller l'Ecclesia et de préparer les lois, étaient tirés au sort pour un an.

On est loin des « débats » entre « professionnels » de l'affrontement qui veulent nous assigner au rôle de spectateurs passifs ; entre responsables de formations politiques dont le rôle, reconnu dans la Constitution, est de contribuer à l'expression démocratique de la Nation (mais cela est-il même possible quand ces organisations ne fonctionnent pas de façon démocratique ?). La démocratie est plus exigeante qu'exprimer son opinion et accepter respectueusement l'opinion de chacun (F. Schmitt). De nouvelles pratiques de la démocratie sont à inventer.

Tel est à notre avis, l'enjeu de former à la pratique du débat (quelles que soient les modalités concrètes de son organisation), dans et pour, les situations d'apprentissage, et contribuer de la sorte à la formation des citoyens acteurs et garants du fonctionnement démocratique de la société : apprendre à se départir de l'idée qu'il y aurait « La » bonne solution à une question, à travailler l'argumentaire sur des choix raisonnés, un travail langagier et conceptuel, pour préparer le futur citoyen à, poser un regard non dogmatique sur le savoir ou la vérité, débattre des choix sociétaux qui lui seront proposés (J. Bonnard) ; se former au cœur des savoirs à ce qui peut devenir débat démocratique (O. Bassis 2).

Contribuer à ce débat est la raison d'être de ce numéro de notre revue.

Bonne lecture. ■